

Musicien, et que ma voix
 Mérite bien que l'on m'enseigne :
 Voire que la peine je preigne
 D'apprendre ut, re, mi, fa, sol, la.
 Que diable veux-tu que j'appreigne ?
 Je ne bois que trop sans cela.

Nous possédons peu de détails sur les premières années de Maurice Scève ; d'après l'historien Lacroix du Maine, c'était un « homme fort docte et fort bon poète françois, « grand rechercheur de l'antiquité, doué d'un esprit es- « merveillable, de grand jugement et singulière inven- « tion ; ce que je puis juger pour avoir leu ses écrits qui « témoignent assez les choses susdittes. » Quelques auteurs ont cru qu'il appartenait à l'ordre ecclésiastique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il étudiait la théologie dans la cité d'Avignon en 1533 ; de retour dans sa patrie, il débuta dans la carrière littéraire par sa publication de la *Déplorable fin de Flamette*, que l'auteur disait être « une belle et gentillette traduction de l'espagnol. » Il fit paraître ensuite deux églogues, *Arion* et *Saulsaye*. Dans la première, il raconte le trépas de François, Dauphin de France, qui alla mourir à Tournon, après avoir pris à Lyon un verre d'eau fraîche. La seconde est un dialogue pastoral : *Philerme*, abandonné de *Belline*, son amante, s'enfuit dans les bois les plus solitaires pour y donner un libre cours à sa douleur ; *Aatire* le rencontre, et le motif de sa tristesse connu, il cherche à le ramener à une conduite plus raisonnable ; mais, voyant ses efforts inutiles, il se retire vivement ému. Cette églogue, qui a du sentiment et des vers heureux, fut imprimée à Lyon en 1547, in-8, et réimprimée en 1549, sous ce titre : *Églogue de la vie solitaire*.

Les autres ouvrages de Maurice Scève sont :

1° Les *Blasons*, du front, du sourcil, de la larme, du